

numéro 13

juin 2008

[a r k h a i]
Αρχαί

www.arkhai.com

la passerelle

Alec Corthay

illustration Marta Masszi

La pénombre tombe sur Matrah. La lumière du soir, résineuse et diffuse, confère aux façades du fort l'aspect d'une pelure d'orange. C'est l'heure où, des quatre coins du bourg, on se rassemble pour la prière du soir. Du haut de son minaret, le muezzin appelle les fidèles. Les échos de sa voix résonnent de maison en maison, du haut des toits plats jusqu'au fond des ruelles; silencieux, des flots de piété voguent vers la mosquée.

Depuis le port désert, je m'imprègne encore une fois de cet ensemble de sons et de lumière avant de reprendre ma promenade solitaire. L'asphalte fait progressivement place au sable. Dans le prolongement de la grève, en direction de la mer, débute une longue jetée. Après un temps d'hésitation, je m'engage sur cette langue de bois qui semble interminable. Au bout se tient un homme. Hormis lui et moi, personne aux alentours. Je m'approche.

– Je t'attendais, me dit-il.

– Vous m'attendiez ?

– Que viens-tu faire ici ?

– Je me promène, dis-je sans trop réfléchir.

– Est-ce vraiment pour te promener que tu es venu jusque là ?

– Ça et d'autres choses, peut-être.

Difficile de donner un âge à cet homme. Un visage plutôt juvénile malgré des cheveux gris; une peau perlée de sel qui ne semble pas connaître l'usure des années. Il m'observe, comme s'il attendait avec patience que je m'exprime plus ouvertement.

– J'ai besoin de me trouver, lui dis-je finalement.

J'aurais préféré me taire, mais quelque chose chez cet homme m'inspire confiance. Je ressens même un certain plaisir à pouvoir parler avec quelqu'un.

– Et en connais-tu le chemin ?

– Le chemin ? Le temps suffira, dis-je après un temps.

Mais l'homme semble comprendre: sous mon indifférence se cache une certaine amertume. Il reprend :

– Que sais-tu ? Ne possèdes-tu rien ?

Curieusement, cette fois, la question ne m'irrite pas. Au contraire, elle me fait descendre les marches de ma mémoire.

– Je ne peux pas vivre seul, dis-je dans un simple aveu. Après une

longue saison de solitude, comment pourrais-je ignorer avoir besoin des autres ?

– Alors qui cherches-tu ?

« Je ne cherche personne » me dis-je. « Mes conversations internes sont loin d'être épuisées. »

L'homme est toujours là, au bout de la passerelle. Sa question, bien sûr, me dérange.

– Pourquoi faut-il que je cherche quelqu'un ?

Je parle le regard perdu dans l'horizon, n'osant pas affronter son visage. J'esquive même une réponse en poursuivant :

– Ce que je cherche, c'est un livre, une histoire.

L'homme me regarde. Comprend-t-il que je cherche à détourner la conversation ?

– Je cherche un livre qui expliquerait le monde ; une histoire qui raconterait l'histoire du monde. Je ne cherche personne ; du moins, personne ici, en particulier.

– À mon avis, ce que tu cherches, c'est une passerelle. Et cette passerelle, c'est un homme.

« Cette parole s'adresse à moi ; c'est précisément celle que j'avais besoin d'entendre », me dis-je sans comprendre. Sans me donner une réponse précise, elle redéfinit mes cartes mentales, en reformule les itinéraires, en redessine les pointillés. Une passerelle, semblable à celle qui est sous nos pieds, se dessine devant mes yeux. Elle porte si loin qu'on ne peut en distinguer le bout ; seul un œil lucide, clairvoyant, pourrait dire si elle ricoche jusque dans l'éternité. Quelque chose a percuté mes oreilles ; ce que j'entends, ce qui me parvient tel un son étouffé, c'est qu'il existe un moyen de passer la mer, de franchir l'étendue insondable qui me fait face. Ce que je comprends aussi, c'est que cette traversée, je la ferai accompagné.

Je lui demande son nom.

« Je m'appelle *Qobèlet* ». Et sur ces simples mots, l'homme s'efface vers l'autre bout de la passerelle.

Sa silhouette à peine dissipée cède place à un série d'interrogations : Qui est cet homme ? D'où vient-il ? Comment peut-il savoir ce que j'ai besoin d'entendre ?

Plus évidente que les autres, une question me tourmente de plus en plus. Elle baigne déjà la grève de mon cœur et touche le bout de mes lèvres.

Comment serait-il possible de trouver ici, au bout du monde, celui que je cherche ?

Personne alentours pour me répondre, sinon quelques goélands qui cinglent vers le large. La passerelle semble s'être rétrécie. Le silence, brisé par le cri sporadique des oiseaux de mer, se mêle au roulement des vagues.